

avança ses mains formidables où jouaient des muscles durs et noueux. Et brusquement, pendant qu'il poussait un long hurlement de triomphe, ses doigts surprirent au fond de leurs orbites, les deux yeux de Katongola, enchaînés par le sommeil.

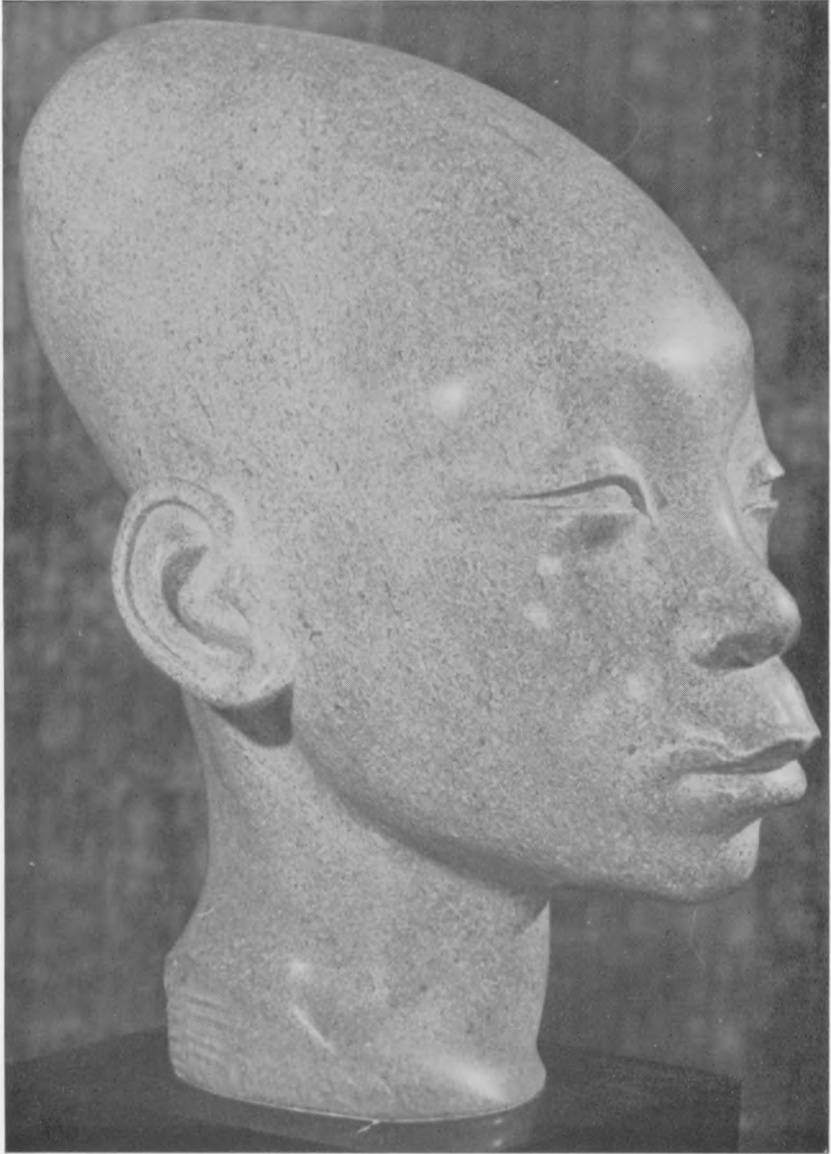
» Le féticheur poussa une horrible clameur de détresse et voulut s'arracher à ces doigts impitoyables. Mais ils étaient durs comme de l'ébène et le tenaient comme un étau. Ils fouillèrent patiemment, longuement, féroce­ment, jusqu'au fond des deux caves osseuses où vivait cette flamme d'or qui avait envoyé à la mort *Ngoi*, *Souebe*, *Moukonkole* et *Madia Vita*. Et ils n'en sortirent finalement — comme des bêtes rouges, immondes — que chargés de fragments d'yeux morts, effroyables à voir ».

Prophétique :

« — Tout se nivelle dans le monde, Monsieur Dumont, affirma-t-il, et sans doute un temps viendra où, même en votre Congo, on verra nos deux races sur un pied d'absolue égalité. Mêlés aux blancs, il y aura ici des évêques et des prêtres noirs, des juges noirs, des chefs de secteurs noirs, des officiers noirs et il n'y aura plus dans les postes qu'un seul cimetière, pour les blancs et les noirs, fraternellement confondus dans la même terre. La Bible ne dit-elle pas d'ailleurs, que nous sommes tous enfants d'un même Père ? Alors pourquoi des discriminations, même jusque dans la mort ? Et Jésus, a-t-il trié les foules humaines en blanches, noires ou jaunes, quand il est venu prêcher l'Évangile ? Certes non ! Il ne voyait que leurs âmes, et celles-là n'ont pas de couleur ».

Est-il souhaitable, et je laisse la réponse à votre conscience, qu'un tel écrivain se perde dans l'oubli ?

Raymond CLOQUET.



9. — Joanne TERCAFS, Tête mangbetu.

(Musée de Tervueren.)

Un commissaire de district :

RENÉ TONNOIR

René TONNOIR, d'origine ardennaise, achève, au moment où nous le citons à cette barre, une longue et fructueuse carrière dans l'administration territoriale de la Colonie, en qualité de commissaire du district du Lac Léopold II. Il s'est toujours intéressé, par inclination autant que par devoir, à ses administrés de couleur, à leurs coutumes et à leur caractère et nous a fait bénéficier de ses trouvailles ethnographiques et sociologiques en les utilisant abondamment dans ses écrits et singulièrement dans *La Pierre de Feu*, *Mani* et *Le Crépuscule des Ancêtres*.

De ces ouvrages d'ailleurs, c'est le dernier qui nous fera le mieux saisir la représentation intellectuelle et affective que l'auteur s'est faite du noir. Ce documentaire romancé est d'ailleurs introduit par un avant-propos, dont l'auteur nous prévient que si nous ne le lisons pas avec assez d'attention, nous n'arriverons pas à concevoir d'un « cœur » averti les primitifs qu'il évoque, ni leur mentalité, ni le milieu ambiant, facteurs qui conditionnent le climat de son œuvre. Aussi bien, cet avant-propos, ne perdrons-nous rien à nous y attarder. N'y lisons-nous pas que « rien n'est plus civilisé, à sa manière, qu'un primitif » ? Que ni le nègre du type « bon sauvage » ni celui du type « mauvais sauvage » ne se trouvent au Congo où il est uniquement des hommes comme il en est tout partout par le monde, quelle que soit la couleur de leur peau ? Et ceci, enfin, qui suffirait vraiment à situer TONNOIR parmi les plus délicatement humanistes de nos écrivains coloniaux :

« On parle beaucoup actuellement de l'évolution des indigènes, termes que la majorité des coloniaux traduisent par : tendance à la civilisation positive de style européen que l'on constate surtout chez les détribalisés des grands centres. Certains esprits chagrins vont même maugréant : « On en parle trop de cette évolution ! » C'est un point de vue, certes ! Mais ... on se préoccupe moins des inquiétudes et des aspirations philosophiques, sociales, religieuses et politiques des primitifs de la brousse. Et ceci est assurément un tort, parce que toute évolution procède du milieu et parce que la brousse est, sans conteste possible, pour la masse autochtone, le milieu naturel où se forge, au gré des ans, l'âme d'une société humaine encore partagée entre l'impératif de ses traditions millénaires et l'appel puissant de notre civilisation. On ne peut pas dire que d'un côté tout est ténèbres et que de l'autre tout est lumière : ce serait contraire à la vérité ! Ainsi, par exemple, l'éthique bantoue, sur plus d'un point, rejoint la nôtre, mais, tout simplement, par d'autres chemins ».

C'est pour cela, sans doute, que dans la distribution des personnages du roman de TONNOIR, nous discernons sans peine des mauvais et des bons, mais découvrons parmi les premiers à côté du vieux juge indigène Sèngambo, subtilement vénal, le colon Larsec, négrophobe à la fois et anticlérical, deux missionnaires en quoi se cachent deux espions et cet administrateur que ses administrés surnommèrent : Libata, ce qui veut dire : Canard, et parmi les seconds non seulement le très aimé et très respecté administrateur Delcrique, le très dévoué médecin Lecygne et sa précieuse compagne, mais aussi le vieux chef Malanga, consort de la princesse Ngueli Elongo, celle-ci même et leur fils, le bel Ikukumu. C'est d'ailleurs au sein de cette famille princièrement exceptionnelle que le romancier étudiera le problème moral de la rencontre des immémoriaux ataviques et des données civilisatrices que nous proposons à nos pupilles négro-africains.

Il ne saurait être question de résumer ici cette chronique touffue d'une famille congolaise durant l'entre-deux-guerres. Mais on me permettra d'en citer une des

pages où se devinent le mieux les sentiments que peut éveiller chez un noir, par un peu de fraternité, le blanc. Elle a trait à la maladie d'Ikukumu, le fils du couple princier en qui, plus tard, s'établira une heureuse symbiose des deux civilisations encore affrontées au début du roman.

« Une nuit, Malanga eut un songe significatif. Il rêva qu'il croisait en chemin deux hommes barbouillés de cendre et qui portaient, liés à une perche, le cadavre d'un enfant dans un suaire de raphia. Il les suivit jusqu'au cimetière où béait une tombe fraîchement creusée ; or, à l'instant où les fossoyeurs s'apprêtaient à l'inhumer, le mort gémit, s'anima, fendit son linceul et s'enfuit en hurlant : Je vis ! Je vis !

» — Ikukumu, s'écria-t-il en bondissant de sa couche.

» Effectivement, au matin, il se précipita à l'hôpital où il apprit que son fils avait été emmené dans la maison du docteur parce que son état s'était aggravé. Malanga se rua vers le bungalow.

» — Mon fils !... Où est mon fils ? cria-t-il.

» Un doigt sur les lèvres, le docteur Lecygne surgit dans le vestibule. Malanga comprit qu'il devait se taire.

» — Viens ! chuchota le médecin.

» Au fond du couloir, il poussa une porte et pénétra dans la pièce où le Nutshooli distingua un lit très blanc, qu'une tête de gosse tachait de noir. Au chevet, une dame assise, tournait le dos à la porte, de sorte qu'il ne pouvait voir sa figure ; mais il entendit qu'elle prodiguait à l'enfant de douces paroles, murmurées en langue indigène. Le père qui refusait encore de se rendre à l'évidence, s'approcha du lit sur la pointe des pieds. En se penchant au-dessus de la couchette, il dut bien reconnaître Ikukumu, mais un Ikukumu qu'il n'avait jamais vu : un Ikukumu pitoyable, au visage mat, tourmenté ; un Ikukumu aux yeux brillants de fièvre. Des spasmes tordaient l'enfant sur sa couche et lui arrachaient des gémissements plaintifs. Quand Malanga lui toucha les cheveux, le gamin tressaillit, fixa son père, mais ne le reconnut pas. Et le regard de Malanga croisa celui de la dame ; il vit qu'elle pleurait et lui-même sentit des larmes ruisseler sur ses joues... mais le Dr Lecygne intervint, prit le sergent par le bras et, doucement, l'entraîna hors de la pièce...

» La semaine qui suivit fut pour Malanga un enfer. Dans son désarroi, le père, le païen, l'impie firent un vœu : si son fils échappait à la mort, il ferait de lui un chrétien. Le garçon ne devait-il pas la vie à ces hommes pâles et, peut-être, à leur Dieu... ce Dieu de la

souffrance ?... Un matin, un infirmier vint lui annoncer que son fils était guéri. Malanga courut et ne s'arrêta qu'à la porte du bungalow. Il franchit le seuil et se hâta vers la chambre dont la porte était entrebaillée.

» — Entre, fit Madame Lecygne, qui guettait son arrivée.

» Mais l'émotion le clouait sur place. Ses oreilles bourdonnaient. Il n'osait plus faire un pas et demeurait là, à tortiller son pagne qui lui semblait trop court et même impudique, car il découvrait ses jambes, ses genoux, ses cuisses et leurs poils disgracieux... Faite de beaucoup de pudeur, cette hésitation venait surtout de la présence de l'Européenne : c'est un sentiment étrange, insolite où tout se fondait en des timidités de primitif échappé à la jungle. Et, pourtant, un primitif ne conçoit pas d'impudeur à s'exposer, presque nu, aux regards d'autrui.

» Une exclamation jaillit du milieu des draps et des couvertures :

» — *Tata, Tataééé!*

» Et la jeune voix rieuse, canaille que Malanga chérissait tant donnait de plus belle :

» — *Tata, Tataééé, Nabiki, Nabikioo. Nadjali, Nadjaliooo* (Papa, papa, je suis sauvé, je suis sauvé. Je suis là, je suis là ! »

Le but du livre de TONNOIR est de démontrer le bienfait de la colonisation belge, tellement décriée parfois à l'étranger. Des pages comme celles que nous venons de lire ne sauraient s'expliquer que par une collaboration déjà étroite instituée entre deux races en vue d'amener, par leur compréhension réciproque, leur bien commun humain.

P.-E. JOSET.

Un professeur de faculté :

LÉON ANCIAUX

Professeur à l'Institut universitaire de nos Territoires d'outre-mer, auteur d'une étude sur le problème musulman qui se pose en Afrique belge, publiée dans la collection de ses mémoires par la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, M. LÉON ANCIAUX est encore l'auteur d'un excellent petit roman écrit en 1937 et précédé d'une préface de M. J.-M. JADOT, intitulé : *Ekondja, ou la vie d'une tribu nègre du Centre de l'Afrique*. L'auteur s'y proposait de mettre à la disposition de la jeunesse écolière de Belgique, les données à la fois les plus exactes et les plus intéressantes de l'expérience qu'il avait faite des Badia-Basakata du Lac Léopold II et de leur vie tribale avant la surveillance, en Afrique, du blanc. L'effort scientifique et l'effort littéraire de l'auteur apparaissent, dans son œuvre, également méritoires, également récompensés.

La tranche de vie décrite par l'auteur d'Ekondja se passe dans la Haute-Fimi. Le héros de l'aventure est un petit être fragile qui vient de naître, tout vagissant, dans le village d'Ekondja, « un village de chaume et d'osier, pareil aux autres, mais si gentiment niché en lisière de la grande sylvie équatoriale, si familial avec ses cases à toit plat, rangées l'une à toucher l'autre en une longue file parallèle à la berge et surplombant de quelques mètres la rivière nourricière ».

Dans la nuit même de sa naissance, l'enfant fut plongé dans cette rivière-là. Et comme les femmes remontaient vers le village avec le bébé, un faisan bleu passa au-des-

sus de leurs têtes. Et le nom indigène de l'oiseau devint incontinent celui de l'enfançon : Bulikoko.

Bulikoko a grandi sans souci, jouant avec les autres gamins de village, écoutant, la nuit tombée, les passionnantes histoires que les femmes se racontaient, où passaient et repassaient, dans leur rôle propre, les divers animaux de la brousse et, notamment, le léopard invincible, le serpent retors, l'astucieuse petite antilope naine, le malin chacal, le perroquet querelleur et la sage tortue.

ANCIAUX décrit son jeune héros avec beaucoup de poésie et avec une science profonde de la mentalité indigène. Le passage suivant en fait foi :

« Nourrisson, sa mère l'avait porté sur la hanche quand elle s'en allait à son champ de manioc, la hotte aux épaules. Que de fois Bulikoko avait grelotté quand, au matin, à peine sorti de la hutte enfumée, tout nu, sa mère Busika le déposait à même le sol dans un léger creux de sable. Sa petite tête frêle avait brimballé dangereusement au rythme de la danse, dont la négresse ne se privait pas, en dépit de son mioche étroitement serré dans sa ceinture d'écorce battue ... A présent c'est un petit négrillon bedonnant, courant entre les cases du village, pourchassant les chiens et les poules, suçant des bouts de canne à sucre. Rien ne se passait en Ekondja où les gosses s'y précipitaient curieux, le petit Bulikoko toujours au premier rang, quatre doigts dans la bouche, son petit corps nu tout gris de poussière... »

Quand dix saisons sèches et dix saisons de pluies se furent passées, Bulikoko fut jugé digne d'aller s'initier auprès de son père Mbu, forgeron du clan et meneur coutumier des chasses du village.

Mais voici qu'une battue menée par Mbu tourne mal pour le clan : trois chasseurs éventrés par des buffles en furie ! Le responsable du drame aux yeux du devin appelé, soumis à l'ordalie, passe dans les tortures. Et voici qu'intervient le magistrat coutumier qui prend Bulikoko pour s'en faire un esclave. L'enfant part en

captivité, arrive après des jours de caravane peineuse, à la résidence du grand chef, où il assiste aussitôt à l'exécution d'un autre prisonnier. Mais laissons conter notre auteur :

« Tandis que les sorciers continuaient leur sabbat désordonné, le bourreau et ses aides ployèrent vers le sol (un) arbre dénudé et d'une essence particulièrement souple. Ils insérèrent, dans une sorte de panier, la tête de la victime et, à l'aide d'une liane, rattachèrent cet appareil au faite de l'arbre. Celui-ci, bandé comme un ressort, étendait l'homme à lui désarticuler les vertèbres. Ces préparatifs achevés, les sorciers et les aides, le dos voûté, s'enfuirent aux quatre coins de plaine : il ne s'agissait pas que le Likundu mis en fuite les entraînaît avec lui. Le bourreau resta seul avec sa victime ; il brandit au-dessus du panier le cimenterre des sacrifices, puis d'un doigt expert, il en tâta le fil. La lune donnait son plein éclat dans un ciel où chassaient de gros nuages de pluie ; un silence tragique s'établit, plus saisissant encore que le vacarme qui l'avait précédé. Le géant noir, solidement campé sur ses jambes tourna le regard vers le grand Chef des Badia-Basakata. Celui-ci ayant fait un imperceptible hochement de tête, le bras du bourreau se tendit et l'arme, en sifflant, s'abattit sur la nuque de l'albinos qu'elle trancha d'un seul coup. L'arbre libéré de son attache au sol, se redressa violemment, agissant comme une catapulte et la tête cingla vers la brousse voisine.

» — *Akimi Likundu*, s'exclama l'assistance : le Likundu s'est enfui »

Cette scène d'enfer n'a pas encore dégoûté Bulikoko à qui les gens du grand chef ont donné le nom de son village d'origine et à qui ses maîtres ont confié, sous ce nom, le poste enviable de garde du *Kendjone*, le gong sacré de la dynastie régnante. Mais voici que s'éteint le grand Chef et que cette mort exigera de nouveaux sacrifices, dont celui de ce gardien d'un symbole du pouvoir dont le sort est lié à celui du défunt. Voici comment ANCIAUX voit pour nous l'hécatombe qui scellera d'un large scel sanglant la tombe du grand Chef.

« La foule se rapprocha de la tombe creusée à la limite de l'enceinte, une tombe immense destinée à recevoir d'abord les corps des esclaves sur lesquels on coucherait ensuite ceux des femmes. Enfin, sur ces

corps encore chauds, on allongerait la dépouille déjà putréfiée du *Modjuitse* (le Chef mort).

» De son côté, le *Vainsho* (notable cérémoniaire) se dirigea vers la grande claie de rotin et d'herbe pour procéder à l'exécution des victimes.

» Celles-ci, hommes et femmes, étaient rangées à la file derrière cet écran percé d'une seule ouverture, à peine haute assez pour permettre le passage d'un homme à genoux. Un bruit assourdissant de tam-tams s'éleva à nouveau pour étouffer les cris des victimes que des aides maintenaient solidement. Sans pitié, un premier esclave fut poussé vers le guichet et à peine eut-il passé la tête au travers que le *Vainsho* abattit son casse-tête sur la nuque du malheureux. Celui-ci s'écroula, le cercelet écrasé, et aussitôt on en traîna le cadavre pour le coucher au fond de la fosse. Un second esclave fut amené devant l'ouverture, l'échine pliée bas ; du même geste meurtrier, le sinistre barbon l'abattit. Hébétés, pitoyables, les pauvres êtres se suivaient et les aides emportaient à mesure, pantelants, les corps qui s'affalaient sans vie sous la claie fatale. Toutefois, ses forces trahirent bientôt le vieil exécuteur et plus d'une fois déjà sa massue s'était abattue sur le dos d'une victime sans atteindre la nuque ni briser la colonne vertébrale ; ce condamné-là aurait la vie sauve, ainsi le voulait la loi, mais serait pour le restant de ses jours, l'esclave du *Vainsho*.

» Et toujours le tam-tam battait sa lourde, déprimante et sinistre chanson. Vint le tour du dernier, le jeune *Bangon* (gardien du tambour royal). Déjà celui-ci s'en était allé vers la mort le sourire aux lèvres. N'avait-il pas eu le courage, au moment où le verdict du *Vainsho* s'était appesanti sur lui, de se livrer à des entrechats et de gagner, souriant, l'endroit où se trouvaient marquées les victimes ?... A présent, l'heure fatale sonnait pour lui. La sève généreuse qui mettait dans ce jeune corps tant de joie de vivre, allait se figer d'un coup et, telle une herbe fauchée, on traînerait sa dépouille pour la jeter pardessus les cadavres des autres sacrifiés.

» Soudain, le tam-tam se tut. Le *Vainsho* s'approcha une dernière fois du guichet. Ses aides allaient y pousser Ekondja. Mais celui-ci, le corps huilé, s'échappa d'un bond à la poigne relâchée de ses gardiens, plongea, la tête baissée dans l'ouverture et se retrouva loin au-delà quand le bras du *Vainsho* s'abattit dans le vide. Prompt comme le vent, Ekondja se perdit dans le dédale des cases et les hautes plantations de maïs et gagna la forêt dont le vieux sonneur de gong ne lui avait pas en vain appris les caches et les détours... ».

Certes le roman d'Ekondja écrit pour nos enfants par le bon fonctionnaire à qui nous le devons, ne nous apporte-t-il pas de déclaration de principe sur le sujet précis de ce cycle de conférences. Il reste qu'il fut écrit, sans conteste possible, avec toute la considération et toute la bienveillance pour l'homme de couleur, sans quoi la colonisation civilisatrice est à peine pensable. Il reste aussi, et le préfacier d'*Ekondja* eut soin de le souligner, qu'en rappelant à la jeunesse belge de 1937 qu'il y a cinquante ans, avec ses superstitions, ses exorcismes pires que ses envoûtements, ses ordalies, ses sacrifices humains et sa loi du talion, la coutume indigène faisait du centre africain, que Léopold II ouvrait à la pénétration pacifique de la Civilisation, un vrai enfer des noirs, le romancier mettait éminemment en valeur les caractères d'humanisme bienfaisant que prendrait cette pénétration.

P.-E. JOSET.

Cinquième conférence (*)

(*) Cf. Appendice I: *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 239.

LES MISSIONNAIRES ÉCRIVAINS

Les écrivains coloniaux belges cités à cette barre au cours des quatre premières conférences composites de ce cycle, pour y être entendus sur leurs attitudes intellectuelles, affectives et constructives vis-à-vis de nos pupilles négro-africains du Congo et de l'Urundi-Ruanda, pouvaient être répartis en classes distinguées l'une par l'ancienneté du contact de ses membres avec nos indigènes, l'autre par le caractère passager de ce contact, d'autres encore par l'analogie des services rendus par leurs membres à notre œuvre africaine ou l'importance à peu près égale de leur production littéraire. Nous pûmes même, à l'intérieur de l'une ou l'autre de ses classes, rapprocher tantôt deux précurseurs, tantôt deux enquêteurs, une fois, deux ingénieurs, une autre, deux magistrats, une troisième, deux peintres, une quatrième, deux fonctionnaires en pied chez des semi-bantous. Les témoins de notre humanisme colonial que nous allons interroger aujourd'hui devant vous, se rassemblent autour de la même bannière, relèvent du même chef, observent une discipline plus haute qu'aucune autre : celle de leur religion, de leur cléricature et de leur apostolat. Et comme cette bannière est celle de la Croix, ce Chef, Celui-là même dont Lacordaire a dit que l'Amour gardait sa tombe, et cette discipline, celle de la Charité ; comme pour nous faire entendre qui est notre prochain, leur Évangile nous montre un étranger, le bon Samaritain, au temps où, pour les Grecs, nos Pères sont les barbares ; comme leur Apostolat parachève celui du grand missionnaire-écrivain qui

se glorifiait d'être juif en Judée, galate en Galatie, grec devant l'Acropole, romain sur le Forum et comme leur discipline est celle des VINCENT DE PAUL et des PÈRES DAMIEN, on devine aisément l'esprit, les sentiments, les desseins fraternels dans lesquels, unanimes, ils accointent le noir.

Ils voient en lui un homme, dans l'ordre de la Nature, et rêvent d'en faire un saint, dans l'ordre de la Grâce ; ils aiment en lui un frère, dans l'ordre de la Nature, et seront un avec lui, dans l'ordre de la Grâce. Ils prennent sa culture dans ce qu'elle a de bon, et lui offrent la leur dans ce qu'elle a de meilleur. Ils orientent leur effort, dans l'ordre spirituel, vers une implantation viable de l'Église ; dans l'ordre temporel, dont il faut tenir compte entre esprits incarnés, vers l'éclosion sans heurts, dès qu'elle sera possible, d'une culture à la fois africaine et chrétienne.

Sans être les agents de leur propre Patrie, ils n'ont aucune peine à servir loyalement une œuvre coloniale baptisée, si j'ose dire, un jour, à Sainte-Gudule, par le Cardinal LAVIGERIE, hautement célébrée à la mort de LÉOPOLD II par le Cardinal MERCIER et riche du sacrifice, déjà, de tant des leurs. Ils prôneront rarement mesures législatives ou administratives et critiqueront rarement celles qu'aura prises l'autorité, ne sortant de leur réserve que si quelque carence ou quelque maladresse de cette autorité manquait de compromettre la symbiose rêvée des cultures mélanienues et de celle de l'Occident chrétien, à moins, bien entendu, que le prince lui-même ne requière leurs conseils ou ne provoque leurs remarques, en les faisant entrer, comme il le fait, chez nous, depuis 1908, dans certaines commissions, certaines assemblées consultatives ou au Conseil colonial même.

Plus près du noir que nous, de par son ministère, plus à même que nous d'en pénétrer le secret par la connaissance des langues proprement indigènes que requiert

ce ministère et par la durée des séjours en Afrique que lui impose la modestie de ses ressources budgétaires, le missionnaire est le meilleur témoin que nous puissions entendre sur l'humanité du noir, sa perfectibilité, la possibilité de réaliser avec lui, sous le ciel de l'Équateur une symbiose culturelle, économique et politique durable comme aussi, peut-être, sur l'humanisme chrétien dont a le plus souvent fait preuve à son égard notre action coloniale de 1885 à 1940.

Évidemment, c'est l'enseignement du dogme et de ses développements, le culte public de Dieu, de la Vierge et des Saints, et l'administration des sacrements qui, avec les œuvres accessoires de l'enseignement profane, de l'assistance médicale ou sociale, de la formation littéraire, musicale, artistique ou sportive furent le beau souci de nos confrères missionnaires. Mais, parce que le Livre et ses succédanés servent au premier chef toutes les propagandes, nombre d'entre eux figurent en bonne place chez nous, par des œuvres qui honorent notre corporation. Une présentation, fût-elle extrêmement condensée, de leur bibliographie, occuperait à elle seule, sans doute, notre soirée. Leurs œuvres relèvent d'ailleurs de multiples domaines et l'on compte parmi eux linguistes et grammairiens, critiques littéraires et anthologistes du trésor d'art verbal immémorial des Clans, ethnologues et ethnographes, musicologues et musicographes, moralistes et sociologues, géographes et historiens, essayistes et même écrivains d'imagination. Et la diversité *ratione materiae* des productions de l'intelligence missionnaire s'accroît de leurs variantes *ratione loci*. Mieux vaut, sans doute, vous suggérer ici, de prendre connaissance des catalogues des œuvres publiées par l'Institut Royal Colonial Belge, par le Musée de Tervueren, par le *Museum lessianum*, par les Collections Congo et Lavigerie, des bibliographies établies par Tervueren ou, dans ses Cahiers belgo-congolais, par notre

vénéral confrère M. Th. HEYSE, des tables décennales de la Revue *Congo*, du *Bulletin des Séances* de l'Institut et de la bibliographie courante de la revue *Zaire*, sans pour autant négliger les tables de *Kongo Overzee*, d'*Aequatoria*, de *Cepsi* et de dizaines de revues strictement missionnaires.

De cette œuvre si vaste, nous ne pouvions songer à faire entendre ici l'ensemble des auteurs. Nous avons dû choisir, pour vous les présenter et leur faire déclarer ce qu'ils ont pensé du noir, ce qu'ils ont aimé en lui et ce qu'ils en attendent, quelques représentants du milieu missionnaire auquel ils appartiennent et qu'ils honorent aussi, non sans regretter vivement de ne pas utiliser le témoignage des autres. C'est ainsi qu'aux témoignages de N.N. S.S. ROELENS, DE CLERCQ et DE HEMPTINNE que nous vous ferons entendre, il nous eut particulièrement plu d'ajouter à ceux de N.N. S.S. GORJU, TANGHE, DE BOECK, CUVELIER et LAGAE, à ceux des RR. PP. DE PIERPONT, LOTAR, VAN WING et BITTREMIEUX, que vous allez ouïr, ceux des R.R. P.P. STRUYF, DE BEAUCORPS, MERTENS, HULSTAERT, BOELAERT, VERTENTEN, JANS, HUREL, CÉSARD et ZUURE, sans compter celui du R. P. CHARLES dont la science théologique et missionnaire enregistre, interroge et ordonne, à la Faculté Saint-Albert de Louvain, toutes ces expériences, et au titre d'hôte de marque, celui du R. P. SCHEBESTA, l'ethnologue éminent attaché par le Vatican même à l'étude des pygmées racialement étrangers à leurs maîtres de naguère, hamites, nilotiques, soudanais et bantous qui seuls nous intéressent ici.

Le temps nous fait défaut pour être aussi complets que nous eussions aimé l'être. Puisse la qualité de ce qui vous sera dit, compenser largement nos carences forcées !

J.-M. JADOT.